

C'était un vendredi, une belle journée de vacances d'hiver. On était le matin, midi ou début d'après midi, je ne me rappelle plus. Ma mémoire vacille sur certains détails. Le temps était radieux, un beau soleil brillait dehors, perçant de son rai de lumière la sombre chambre. Je me rappellerais toujours de cette luminosité, éclairant les poussières volantes et provoquant chez moi un doux sentiment d'apaisement.

Les deux garçons jouaient, construisaient sûrement des châteaux forts pour préparer l'assaut qui viendra inéluctablement. La bonne humeur régnait, ils riaient, ils s'amusaient. Rien ne pouvait gâcher cette belle journée, ils iraient certainement profiter du beau temps dans l'après midi, à taper le ballon ou à grimper aux arbres. On sonna au rez de chaussée, sûrement le facteur, leur mère ouvrit, des discussions commencèrent, puis le temps passa et la conversation continuait. Intrigués les garçons se demandèrent qui cela pouvait être, un ami de la famille ? Commença alors une course poursuite à l'étage savoir lequel des deux serait une mauviette ou autre adjectif dégradant, dévalant les escaliers quatre à quatre ils arrivèrent dans le hall d'entrée. Ils y trouvèrent deux hommes, Joël, le mari de la pharmacienne, un ami de la famille depuis leur arrivée dans le village six mois auparavant, et un gendarme tout deux le regard triste, face à eux s'érigait leur mère, les yeux pleins de larmes.

Un sentiment confus m'envahi, je percevais la dramaturgie de la scène sans rien en comprendre, mon frère plus dégourdi que moi demanda ce qui se passait. Ma mère nous expliqua que mon père venait d'avoir un accrochage, un accrochage pour moi cela signifiait -comme dans mon jeu de société- un simple tête à queue, une perte de temps sans plus je ne comprenais toujours pas. Brutalement, mon aîné demanda s'il était mort, devant le regard surpris et les protestations des deux hommes ma mère lui confirma le verdict.

Mon père était mort, mon monde venait de s'écrouler. Une étrange sensation s'épris de moi comme si mon esprit quittait mon corps pour se cacher dans un coin de la pièce, laissant ma marionnette déambuler à son gré. J'étais perdu, je ne comprenais rien à ce qu'il se passait, je ne sais pas combien de temps je restais hagard ainsi. Seul le rai de lumière réussissait à accrocher mon attention, seule chose réconfortante de cette funeste journée, un petit faisceau lumineux qui me faisait chaud au cœur. Je me rappelle également du gendarme, ce gendarme qui quelque années plus tard suite à une de mes plaisanterie me grondera et me rappellera combien j'étais chanceux de l'avoir eu quelques années plus tôt et que je devais m'en souvenir. Sachez monsieur le gendarme que je me rappellerai toujours de vous, pas parce que vous étiez le messenger, mais pour cette petite phrase dite à mon frère à quelques cm de moi « C'est toi l'homme de la famille mon grand, va falloir que tu aides ta maman ». Un enfant de dix ans qui allait suivre cette doctrine à la lettre et vouloir prendre une place que je lui refusais toute ma vie. Je ne sais pas comment aurait tourné ma relation avec lui mais ce petit événement nous a fait grand mal, mon monde venait de s'écrouler, ma relation fraternelle aussi.

Joël nous emmena à l'Hôpital. Murielle sa gouvernante nous accompagnait. La route était longue et vallonnée, successions de montées et de descente, ressemblant dans mes souvenirs à une interminable montage russe au milieu de platanes. Je passerai rapidement sur la visite à la gendarmerie et à la casse, simple checkpoint dans ce sinistre voyage. Nous voilà à l'hôpital, s'ensuit

une discussion avec le docteur qui invite ma mère à venir voir le corps, nous laissant seuls dans le hall. Je maudirais longtemps cette interdiction de voir mon père, ouvrant à mon imagination toutes sortes de scénarios où mon père se retrouvait prisonnier, embauché par le FBI mais toujours vivant. De cet hôpital je me rappellerai également l'enceinte, un petit muret de briques rouges surplombé par des barrières en fontes. Enceinte que nous avons parcouru en large et en travers avec Murielle le temps que ma mère s'occupe de l'administratif.

Les jours suivants, ce fut un tourbillon de télégramme, un défilé de personnes. Inconnu pour la plupart, et qui le resteront par la suite. Combien de message de courage ou de condoléances, tous ces mots bateau qu'on envoie sans vraiment y croire mais pour faire bien. Le salon était bondé, l'église ne fut pas assez grande pour accueillir ces personnes venues des quatre coins du monde et dont je n'entendrais plus jamais parler. Comme pour le reste j'errai tel un fantôme, mon monde venait de s'écrouler et les touristes venaient piétiner les ruines pour dire qu'ils y étaient. Mon jugement est sévère, je ne sais plus quels étaient mes réels sentiments. Je voulais juste être tranquille. Abandonnant la foule et la vie je m'isolai dans ma chambre avec mes briques de plastiques seul ancre de bonheur. Mon frère, l'enfant modèle me retrouva et me fit remarquer que je n'étais pas triste, je ne pleurais pas, je n'avais donc pas de cœur ? Une différence entre nous, une de plus, il repartit faire bonne figure me laissant seul et insensible au fond de mon trou.

La mort de mon père fut comme un puits, sombre et profond où je me suis fait pousser. J'ai touché le fond et ne put compter que sur moi pour en sortir, pour me construire. Et malheureusement avec sa mort je crois que mon père est tombé au fond avec pas mal de clé de mon identification me laissant par moment comme un étranger au sein de ma famille.